

BRÛLER LE MÊME MATIN

Elara Vance



Brûler le même matin

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Incision de l'Aube	4
Chapitre 2 : La Géographie des Plis	8
Chapitre 3 : L'Amertume de l'Évier	12
Chapitre 4 : Le Sabotage des Rouages	16
Chapitre 5 : L'Épiderme des Murs	20
Chapitre 6 : Le Vertige du Canal Carpien	24
Chapitre 7 : L'Archéologie du Tabac Froid	28
Chapitre 8 : La Communion de Porcelaine	32
Chapitre 9 : L'Embrasement de la Seconde	36
Chapitre 10 : L'Autopsie du Fantôme	40
Chapitre 11 : La Pétrification du Souffle	43
Chapitre 12 : Le Bégaiement Perpétuel	47

Chapitre 1

L'Incision de l'Aube

L'air a le goût de la poussière qui danse dans un rai de lumière trop blanc, une substance épaisse, presque solide, qui s'insinue dans les poumons comme une promesse trahie, tandis que mes paupières, encore lourdes du sel de la nuit et de la moiteur des songes inachevés, refusent de s'ouvrir tout à fait sur ce vide qui hurle sans bruit à mes côtés. Je sens le poids de mon propre corps s'enfoncer dans le matelas, une masse inerte de chair et d'os qui semble soudain étrangère à la terre, et ma main, ce prolongement aveugle de mon désir, s'aventure avec une lenteur de naufragée vers la gauche, là où la topographie du lit devrait m'offrir le relief familier de ton épaule ou la courbe rassurante de tes hanches. Mais mes doigts ne rencontrent que la morsure glacée d'un lin qui a déjà oublié ta forme, une étendue déserte de fibres blanches où la chaleur s'est évaporée comme une haleine sur un miroir, laissant derrière elle un sillage de fraîcheur absolue qui me gifle plus violemment que n'importe quelle parole. Je reste immobile, le souffle court, écoutant le sang cogner contre mes tempes avec la régularité d'un glas, cette pulsation sourde qui me rappelle que je suis encore ici, prisonnière de cette peau qui garde la mémoire de tes pressions, de tes effleurements, tandis que l'absence se matérialise dans ce choc thermique brutal. Le drap est plat, cruellement lisse, dépourvu de cette onde de choc calorifique que ton corps dégageait même dans le sommeil le plus profond, et je plonge mes ongles dans la trame du tissu pour y arracher un vestige, une preuve, un résidu de cette fièvre que nous partagions il y a quelques heures encore.

Je me tourne sur le côté, le visage enfoui dans le creux de ton oreiller, et j'aspire une goulée d'air avec la faim d'une noyée, cherchant désespérément cette note de tabac froid et de peau musquée, ce parfum de cèdre et de sueur sucrée qui s'accrochait à tes cheveux et qui imprégnait les fibres du coton. L'odeur est là, mais elle est déjà en

train de se décomposer, de devenir une réminiscence, une fragrance spectrale qui s'étirole sous l'assaut de la lumière du matin qui scalpe les ombres de la chambre. C'est un parfum qui a le goût de l'adieu, une amertume qui se dépose sur ma langue comme une cendre fine, et je sens ma gorge se serrer, les muscles de mon cou se raidir dans un refus catégorique de quitter ce périmètre sacré. La chambre est devenue un sanctuaire de la perte, un huis clos où chaque objet, chaque grain de poussière illuminé par ce soleil de plomb, semble participer à une conspiration du silence. Je ne veux pas bouger, je ne veux pas que mes pieds touchent le plancher froid, je ne veux pas briser la membrane de cette seconde suspendue où tu n'es pas encore tout à fait partie, tant que je refuse de regarder l'espace vide, tant que je garde les yeux clos sur l'illusion de ta présence.

La lumière traverse les persiennes en lames tranchantes, découpant mon corps en segments de douleur, et je perçois le frémissement de la ville au-dehors, ce monde qui continue de tourner avec une indifférence révoltante, alors que mon propre univers vient de se figer dans cette incision de l'aube. Je sens la rugosité de la taie d'oreiller contre ma joue, cette texture de lin un peu rêche qui m'irrite la peau comme pour me réveiller de force, mais je m'agrippe à la tiédeur résiduelle de ma propre place pour essayer de l'étendre, de la faire glisser vers ton côté du lit, dans une tentative pathétique de coloniser ton absence par ma propre chaleur. Mes doigts explorent les plis du drap, y devinant encore la trace de ton poids, une légère dépression dans la mousse qui semble s'effacer à mesure que je l'observe, comme si le meuble lui-même cherchait à effacer ton passage. Le goût du café imaginaire, celui que nous n'avons pas pris, se mêle à l'acidité de ma salive, et je me souviens de la courbe de ta nuque, cette ligne d'une pureté de porcelaine que je ne peux plus effleurer, et cette pensée provoque une décharge électrique dans mon ventre, un spasme de manque qui me laisse pantelante.

Je me recroqueville, les genoux contre la poitrine, essayant de devenir aussi petite que possible, une cellule de chair repliée sur son propre deuil, tandis que l'odeur du tabac s'amenuise encore, remplacée par l'odeur stérile de la propreté, de l'air frais qui

s'insinue par les jointures des fenêtres. C'est une agression sensorielle, ce matin qui refuse de me laisser ma douleur intacte, qui veut laver la chambre de tes traces, de tes sécrétions, de ce désordre organique qui faisait de cet espace un nid. Je sens le battement de mon cœur dans mes oreilles, un bruit de tambour de guerre qui annonce une bataille perdue d'avance, et chaque inspiration est une incision supplémentaire dans ma poitrine, une entrée d'air froid là où il ne devrait y avoir que ta chaleur. Les draps s'enroulent autour de mes jambes comme des linceuls de coton, et je me demande combien de temps je pourrai rester ainsi, immobile, à écouter le silence se densifier, à regarder les particules de peau morte flotter dans la lumière, témoins invisibles de ce que nous avons été.

Je refuse de voir la chaise où ton pull ne traîne plus, je refuse de regarder la table de nuit où ton livre a disparu, je reste les yeux rivés sur ce vide à ma gauche, ce rectangle de lin froid qui est devenu ma seule réalité. C'est une géographie du néant, un territoire où je me perds, où mes mains cherchent des repères qui se dérobent, et je sens une larme glisser le long de mon nez pour s'écraser sur le drap, une petite tache sombre qui s'étend lentement, la seule marque d'humidité dans ce désert de coton. Ma bouche est sèche, imprégnée de ce goût de fer que laisse l'angoisse derrière elle, et je serre les dents pour ne pas t'appeler, pour ne pas briser cette dignité fragile qui me maintient encore debout, au milieu de ce naufrage matinal. L'odeur de la chambre change, elle devient acide, elle devient l'odeur de l'attente, une odeur de papier jauni et de fleurs fanées, alors que l'air s'alourdit de l'humidité de ma propre respiration. Je suis la gardienne d'un tombeau de draps froissés, la vestale d'une flamme qui s'est éteinte avec la première lueur du jour, et je sens mes muscles se crispent dans un dernier effort pour retenir le passé, pour empêcher le temps de s'écouler vers ce futur où tu n'existes plus que par le souvenir.

La lumière devient plus crue, plus impitoyable, elle révèle chaque imperfection du tissu, chaque petite tache, chaque fibre qui dépasse, et cette précision visuelle m'est insupportable car elle souligne l'absence de ton flou, de ta douceur, de cette présence vaporeuse qui rendait tout supportable. Je ferme les poings, sentant mes phalanges

craquer dans le silence, et j'enfonce mon visage plus profondément encore dans l'oreiller, cherchant la dernière molécule de toi, le dernier atome de ton odeur, m'enivrant de ce qui reste de nous avant que le jour ne l'emporte tout à fait. C'est une agonie lente, une décomposition de l'intimité sous l'œil de l'aurore, et je sens le froid de la chambre ramper sur mes épaules nues, une caresse de glace qui me rappelle que je suis seule dans cette cage de souvenirs. Je respire ton absence, je la mange, je la laisse m'envahir jusqu'à ce que mes propres poumons soient remplis de ce vide, jusqu'à ce que mon sang ne transporte plus que la conscience de ton départ, tandis que le soleil, ce scalpel de lumière, continue de découper mon cœur avec une précision chirurgicale. Chaque seconde est une éternité de lin et de poussière, une répétition circulaire de la perte, et je me jure de ne jamais quitter ce lit, de rester ici jusqu'à ce que mon corps devienne une partie du meuble, jusqu'à ce que ma peau se transforme en tissu, pour ne jamais avoir à affronter le monde qui commence derrière la porte, ce monde où l'aube a fini d'inciser nos vies pour nous séparer à jamais.

Chapitre 2

La Géographie des Plis

Mes doigts s'égarer dans la topographie accidentée de ce désert de lin blanc, là où la chaleur a déserté le champ de bataille depuis des heures, laissant derrière elle une géographie de plis, de vallées et de crêtes qui dessinent, avec une précision cruelle, l'ombre de ton corps absent. Je déplace ma paume avec une lenteur de reptile sur la surface fraîche, cherchant sous la pulpe de mes pouces la trace de ton poids, ce creux familier que tes hanches ont creusé dans le matelas comme on imprime un sceau dans la cire molle, et je sens sous ma peau le grain serré du tissu qui proteste, ce crissement sourd du coton qui semble retenir en son cœur les derniers échos de tes mouvements nocturnes. C'est une lecture aveugle, une leçon d'anatomie par le vide où chaque froissement devient une vertèbre, chaque zone de tension une épaule que je ne peux plus saisir, et je me laisse glisser dans la dépression centrale, là où le drap garde encore, peut-être par pure pitié, l'infime rémanence de ton odeur, ce mélange de musc sauvage, de tabac froid et de cette note métallique, presque électrique, qui émane toujours de ta nuque quand le sommeil te prend. J'enfouis mon visage dans la taie d'oreiller, ce rectangle de tissu qui a bu tes rêves et tes sueurs, et l'odeur m'assaille avec la violence d'un souvenir physique, une amertume de cèdre et de sel qui vient tapisser le fond de ma gorge, me coupant le souffle tant la présence de ton absence est dense, presque solide, dans l'air immobile de la chambre.

Je remonte le long de la couture latérale, mes ongles accrochant les fibres infimes, imaginant que cette ligne droite est la trajectoire de ta colonne, cette succession de petits os que j'aimais compter du bout des lèvres lors de nos matins de paresse, et je sens mon cœur cogner contre mes côtes avec une régularité de métronome brisé, chaque battement résonnant dans le silence de la pièce comme un coup porté sur un tambour de peau. La lumière du soleil, d'un jaune pâle et tranchant, rampe désormais

sur le pied du lit, révélant la poussière qui danse dans l'air comme des éclats de verre pulvérisé, et je regarde avec une fascination morbide comment les rayons découpent le relief de la couette, créant des ombres portées qui ressemblent à des cicatrices sur la peau du monde. Je suis une cartographe de l'invisible, dessinant avec mes mains tremblantes les contours de tes jambes disparues, suivant la courbe d'un pli qui remonte vers ce qui aurait dû être ton genou, sentant sous mes articulations la raideur du drap qui refuse de s'effacer, qui s'obstine à garder la mémoire de ta pression, de ton balancement, de cette façon que tu avais de repousser la couverture d'un coup de pied nerveux juste avant l'aube. Ma langue passe sur mes lèvres sèches, cherchant un goût de toi, mais je ne trouve que l'âpreté de la poussière et le sel de mes propres larmes qui ont fini par sécher, laissant des traînées de nacre sur mes joues, tandis que ma main continue son exploration désespérée, s'enfonçant dans les interstices du tissu pour y débusquer une chaleur résiduelle qui n'existe plus que dans mon imagination fébrile.

Le matelas devient un paysage de dunes blanches, un territoire inexploré où je me perds, mon corps s'enroulant sur lui-même pour épouser la forme de ton manque, essayant de combler le vide avec ma propre chair, mais les draps restent désespérément froids contre mes flancs, une caresse de marbre qui me rappelle à chaque seconde que la place est vide, que la peau qui devrait brûler contre la mienne s'est évaporée dans la lumière grise du matin. Je sens la texture du lin contre mes mamelons durcis par le froid, une sensation de râpe douce qui m'irrite et m'apaise tout à la fois, et je ferme les yeux pour mieux voir, pour que l'obscurité derrière mes paupières devienne le théâtre de nos étreintes passées, là où la topographie du lit n'était pas une carte de deuil mais un champ de blé ondulant sous nos souffles mêlés. Le silence est si épais qu'il en devient sonore, un bourdonnement sourd dans mes oreilles qui se synchronise avec le frémissement de mes doigts sur la trame du tissu, et j'ai l'impression que si je reste assez immobile, si je ralentis mon souffle jusqu'à l'imperceptible, je finirai par devenir une fibre de ce matelas, une extension de cette géographie de l'abandon, mes os se transformant en ressorts, ma peau se muant en coton brossé, pour ne plus jamais avoir à ressentir la frontière entre mon corps et le

vide que tu as laissé.

Je caresse la bordure du matelas, là où le tissu est plus tendu, plus impersonnel, et j'y trouve de minuscules débris de notre vie commune, un cheveu sombre, une miette de tabac, des fragments d'intimité qui me déchirent les doigts comme des lames de rasoir, et je les porte à mes narines, aspirant avidement ce qui reste de ton essence avant que le courant d'air sous la porte ne les emporte pour toujours. L'odeur est de plus en plus ténue, une ombre de parfum qui s'étiole à mesure que le jour gagne en assurance, et je me sens défaillir devant l'impuissance de mes sens à retenir ce qui s'efface, cette décomposition lente de ton image sous l'effet de la lumière rase qui scalpe les reliefs de notre couche. Mes pensées tournent en boucle, des spirales de mots sans voix qui s'écrasent contre les murs de mon crâne, et je m'imagine que chaque pli du drap est une lettre d'un alphabet oublié, une écriture cunéiforme que je tente de déchiffrer avec mes paumes pour comprendre pourquoi le départ a ce goût de fer et de cendre, pourquoi le bois du lit semble gémir sous le poids de mon isolement. Je m'allonge sur le ventre, étalant mes membres pour toucher les quatre coins de ce royaume de coton, essayant de capturer chaque parcelle d'espace où tu as pu poser un bras, une cheville, une pensée, et je sens le froid du plancher qui remonte par les pieds du lit, une marée montante d'indifférence qui menace de noyer l'îlot de chaleur que je m'efforce de maintenir au centre du matelas.

Le froissement du tissu sous mon oreille devient le bruit d'une mer lointaine, un ressac de souvenirs qui m'emporte loin de la chambre, vers des moments où la géographie de tes plis n'était pas une absence mais une promesse, quand je pouvais suivre du bout de l'index la ligne de ton flanc sans craindre de ne rencontrer que le vide, et ce contraste entre la mémoire de ta peau veloutée et la réalité du lin rugueux crée une distorsion dans mon esprit, une faille spatio-temporelle où je me noie. Je mords le coin du drap, le goût du tissu est fade, une saveur d'amidon et de lessive industrielle qui tente d'effacer ton passage, mais je refuse de lâcher prise, mes dents s'enfonçant dans la fibre pour y laisser ma propre empreinte, une marque de propriété sur ce vide qui m'appartient désormais en propre. Je suis la gardienne d'un temple en

ruine, une prêtresse de l'absence qui officie sur un autel de plumes et de ressorts, et chaque geste que je fais pour lisser ou pour froisser le drap est un acte de dévotion, une tentative désespérée de maintenir le contact avec ton spectre, de ne pas laisser la géographie de ce lit devenir une terre vierge, une page blanche où ton nom ne s'écrirait plus.

Le soleil est maintenant si haut qu'il incendie la chambre, révélant chaque imperfection du tissu, chaque petite tache, chaque accrocs dans la trame, et je vois dans ces détails la preuve irréfutable de notre usure, de cette érosion lente que nous avons subie sans le savoir, nos corps frottant l'un contre l'autre jusqu'à la transparence, jusqu'à ce que l'un d'eux finisse par traverser la matière pour disparaître de l'autre côté du miroir. Je reste là, prostrée dans le creux de ton absence, sentant le poids de l'air peser sur mes épaules comme une chape de plomb, tandis que mes doigts continuent mécaniquement leur ronde sur le drap, cartographiant sans fin la distance infinie qui sépare désormais ma peau de ton souvenir, dans cette aube qui ne finit pas de nous séparer.

Chapitre 3

L'Amertume de l'Évier

Je m'extrais de la chambre comme on s'arrache à une plaie ouverte, chaque mouvement de mes membres engourdis provoquant un froissement de draps qui résonne dans le silence de l'appartement comme un déchirement de soie ancienne. Le parquet est une morsure contre la plante de mes pieds, une froideur rectiligne et impitoyable qui dénonce l'abandon du lit, ce dernier refuge où la chaleur de ton corps semblait encore stagner dans les replis du coton, et je marche avec la précaution d'une somnambule qui craint de briser la fine pellicule de poussière dorée que le soleil suspend dans l'air. La cuisine m'accueille avec son odeur de métal froid et de pain rassis, une atmosphère de sanctuaire désaffecté où chaque objet semble avoir perdu sa fonction première pour ne devenir qu'une relique de nos petits déjeuners passés, de ces moments où le fracas des cuillères contre la porcelaine était la musique de notre complicité. Mes doigts, encore imprégnés de la texture rugueuse de la taie d'oreiller, effleurent le rebord de l'évier en inox, dont la surface grise et mate conserve les traces de calcaire comme autant de cicatrices blanchâtres, des cartographies de l'eau qui a coulé et qui ne reviendra jamais.

J'ouvre le robinet, et le grondement de la tuyauterie est un cri viscéral qui remonte du ventre de l'immeuble, une plainte sourde qui accompagne l'écoulement de l'eau, d'abord tiède et incertaine, puis glaciale, une cascade de diamants liquides qui vient s'écraser contre le fond de la cuve avec une violence sourde. Je regarde l'eau tourbillonner autour de la bonde, un vortex miniature qui aspire mes pensées en même temps que la lumière, et je ressens cette envie absurde de plonger mes mains dans ce courant pour y laver l'absence, pour rincer de ma peau ce reste de toi qui s'accroche comme une odeur de tabac froid et de musc. Le geste de remplir la cafetière est une chorégraphie apprise par cœur, une liturgie dont je n'ai plus besoin de

comprendre le sens, mes muscles se souvenant de la résistance du couvercle, de la granularité du café moulu qui s'échappe de la boîte dans un nuage d'arôme sombre, terreux, presque trop puissant pour mes sens à vif. L'odeur de la poudre noire est une agression délicieuse, un parfum d'humus et de brûlé qui s'insinue dans mes narines, réveillant une faim qui n'est pas celle de l'estomac mais celle d'une âme cherchant à se raccrocher à quelque chose de solide, de tangible, de charnel.

La flamme bleue de la gazinière naît avec un souffle sec, une petite corolle de feu qui danse sous le métal de la cafetière, et je reste là, immobile, le regard fixé sur cette incandescence chimique tandis que la chaleur commence à lécher les parois de l'objet. Le silence de la cuisine est maintenant habité par le sifflement ténu de l'eau qui monte en température, un murmure de plus en plus pressant qui ressemble au battement de mon propre cœur, s'accéléralant à mesure que la vapeur cherche une issue. Je sens le froid du carrelage remonter le long de mes jambes, une caresse anesthésiante qui contraste avec la moiteur qui commence à saturer l'air au-dessus du fourneau, et je ferme les yeux pour mieux percevoir le glougloutement soudain, ce râle sombre et épais de la boisson qui s'extrait des profondeurs du filtre pour venir remplir le réservoir supérieur. C'est un son de terre mouillée, de forêt après l'orage, un gargouillement qui signale la fin du processus, et pourtant, je ne bouge pas, je ne tends pas la main pour couper le feu, laissant le café bouillir un instant de trop, laissant l'amertume se concentrer jusqu'à devenir une essence noire et huileuse.

Lorsque je verse enfin le liquide dans la tasse, la porcelaine blanche luit sous la caresse de la boisson fumante, et je vois une volute de vapeur s'élever, un spectre de chaleur qui s'étire vers le plafond dans une danse languissante, dessinant dans le vide des formes qui ressemblent à la courbe de tes épaules, à la ligne fluide de ta nuque lorsque tu te penchais pour lacer tes chaussures. La vapeur est moite sur mon visage, elle ouvre mes pores et dépose sur mes lèvres un goût de torréfaction et de regret, une fine pellicule de rosée chaude qui me donne l'illusion, le temps d'un battement de cils, que tu es derrière moi, que ton souffle vient de frôler ma joue. Mais la vapeur est une chose fragile, une âme qui s'évapore, et je regarde, fascinée et horrifiée, le panache

blanc ralentir sa course, perdre de sa densité, s'effiloche en filaments de plus en plus transparents jusqu'à disparaître totalement dans l'air immobile de la pièce.

Le café est là, devant moi, un œil noir et immobile dans son écrin de céramique, et je ne le bois pas, je ne peux pas le boire, car porter cette amertume à mes lèvres reviendrait à accepter que le temps a recommencé à couler, que la journée doit débiter malgré ton absence. La tasse est brûlante contre la paume de ma main, une chaleur qui me fait mal, qui me rappelle que je suis encore faite de chair et de nerfs, mais je maintiens mon étreinte sur la paroi lisse, cherchant dans cette douleur une ancre pour ne pas dériver tout à fait. Je regarde la surface du liquide devenir un miroir sombre où se reflète le plafonnier éteint, une pupille dilatée qui m'observe en retour, et je sens la température décroître imperceptiblement, la chaleur s'échapper par les bords de la tasse pour se perdre dans l'indifférence de la cuisine. Le café passe du noir profond au brun terne, une peau grasse commence à se former à la surface, une membrane ridée qui emprisonne le souvenir de la chaleur, et je comprends que ce café ne sera jamais bu chaud, qu'il est destiné à devenir ce reste figé, ce témoignage de mon incapacité à franchir le seuil de cette aube.

L'évier est devenu le centre de mon monde, un réceptacle de tout ce qui s'éteint, et je contemple les gouttes d'eau qui pendent encore au robinet, des perles lourdes qui tombent à intervalles irréguliers dans le fond métallique avec un bruit de métronome déréglé. Chaque goutte est une seconde de ma vie qui s'écrase et se fragmente, chaque tic-tac aqueux renforce la stase dans laquelle je m'enfonce, refusant le mouvement du monde extérieur qui gronde de l'autre côté des vitres, le bruit des voitures, les pas des voisins, la vie qui s'obstine à ne pas se briser. Ici, dans l'amertume de l'évier, le temps s'est coagulé autour de cette tasse refroidie, entre le marc de café qui tache le fond de la cafetière et l'odeur de métal qui imprègne mes doigts, et je reste prostrée, écoutant le silence devenir de plus en plus dense, de plus en plus lourd, jusqu'à ce que mon propre souffle devienne le seul bruit supportable dans cette cuisine transformée en tombeau de vapeur. Je touche le liquide du bout de l'index, il est désormais à la température de la pièce, une tiédeur morte qui ne procure aucun réconfort, juste une

sensation de viscosité qui me rappelle la stagnation de mes propres jours, et je retire ma main, laissant une traînée sombre sur le rebord immaculé de la tasse, une empreinte de mon passage dans ce non-lieu où plus rien ne peut brûler, si ce n'est le souvenir de ta peau contre la mienne.

Chapitre 4

Le Sabotage des Rouages

Le tic-tac est une ponction, une hémorragie lente et régulière de secondes qui s'écoulent hors de la pièce, s'échappant par les jointures des fenêtres et les fissures du parquet pour aller se perdre dans l'indifférence du monde extérieur, ce monde qui gronde déjà de l'autre côté de la vitre avec ses moteurs qui s'ébrouent et ses pas pressés sur le bitume humide. Je fixe le cadran de cette montre posée sur la table en bois brut, un objet de cuir tanné et d'acier brossé qui porte encore, dans les pores de son bracelet, l'odeur de ton poignet, ce mélange de musc chaud, de sel et d'une pointe d'amande amère que je cherche désespérément à inhaler jusqu'à l'asphyxie. Chaque mouvement de la trotteuse est une insulte, un petit coup de griffe métallique qui déchire le silence de la cuisine et qui m'éloigne de toi, car chaque seconde qui tombe est une seconde de plus où tu n'es plus là, une strate supplémentaire de poussière et d'oubli qui vient recouvrir le souvenir de ta nuque dans la pénombre. Mes doigts, encore tachés de l'amertume brune du café et de la tiédeur moite de l'évier, se referment sur l'objet avec une lenteur de prédateur ou de suppliant, sentant la surface lisse et bombée du verre minéral, cette barrière transparente qui protège le mécanisme impitoyable de ma propre fin. La lumière de l'aube, une lueur laiteuse et sale qui semble filtrée par de vieux draps, accroche les reflets du cadran, transformant l'instrument en un œil cyclopéen qui me regarde sombrer, qui compte mes battements de cœur avec une régularité de métronome funèbre, et je sens une pression monter dans ma poitrine, une expansion de vapeur noire qui cherche une issue.

Je ne peux plus supporter ce mouvement, cette progression linéaire qui prétend que la vie continue alors que tout en moi s'est cristallisé dans cette minute précise où la porte a claqué, laissant derrière elle un vide si dense qu'il en devient solide, une masse d'air inerte que je dois déplacer à chaque inspiration. Ma main tremble légèrement

alors que je saisis la montre, son poids est dérisoire et pourtant elle semble peser autant que le plomb de mon deuil, et je sens contre ma paume le battement sourd des engrenages, ce petit cœur de fer blanc qui se moque de mon agonie. Je pose mon pouce au centre du verre, là où les aiguilles se rejoignent dans un baiser mécanique perpétuel, et je commence à appuyer, sentant d'abord la résistance froide et obstinée de la matière, le contact dur du cristal contre la pulpe de mon doigt où les empreintes digitales semblent vouloir se graver dans la transparence. Je veux que cela s'arrête, je veux que ce matin soit un éternel présent, une boucle de ruban de satin dont on ne trouve jamais la fin, un espace où la lumière ne change pas de couleur, où le café ne finit jamais de refroidir, où l'odeur de ton passage reste suspendue entre le buffet et le linteau de la porte comme une brume tenace.

La pression augmente, je sens le cartilage de mon pouce protester, une douleur sourde qui irradie jusqu'au poignet, mais c'est une douleur bienvenue, une sensation organique qui prouve que je suis encore capable de briser quelque chose, que je ne suis pas seulement une ombre errant dans un appartement de fantômes. Et puis, il y a ce son, un craquement sec, presque musical, comme le cri d'un insecte qu'on écrase ou le soupir d'une branche de givre qui cède sous le poids de l'hiver, et je vois la première fêlure apparaître, une ligne étoilée qui part du centre et vient mourir sur le bord de la lunette. Le verre n'est plus une surface lisse, il est devenu une géographie de la rupture, un réseau de cicatrices transparentes qui déforment le cadran, et sous la pression qui ne faiblit pas, les aiguilles se tordent, s'entremêlent, se figent dans un embrasement de métal et de débris. Je sens un éclat minuscule s'enfoncer dans ma peau, une pointe de douleur vive qui fait perler une goutte de sang, une perle rubis qui vient s'écraser sur le chiffre douze, tachant l'impeccable blancheur du fond d'une trace de vie désordonnée.

C'est fait. Le silence qui suit est d'une épaisseur nouvelle, un silence qui ne contient plus le rythme du temps, un silence qui s'installe comme une rouille invisible sur chaque objet de la pièce, figeant les poussières dans les rayons du soleil et bloquant les battements de l'horloge murale par une sorte de sympathie morbide. Je lâche la

montre brisée sur la table, elle n'est plus qu'une carcasse de souvenirs, un rouage saboté dont les entrailles ont cessé de hurler le passage des heures, et je regarde mes mains, elles sont couvertes d'une fine poussière de verre, des paillettes de lumière qui brillent comme des diamants de misère. Je respire enfin, un air qui semble chargé de particules métalliques, un air qui a le goût du cuivre et de l'huile de machine, et je sens cette stagnation s'insinuer dans mes veines, transformant mon sang en une mélasse lente, une substance qui refuse de couler vers un futur que je rejette. Le matin est désormais une matière solide, une gangue de résine dans laquelle je suis emprisonnée avec toi, ou plutôt avec ce qu'il reste de toi, cette empreinte thermique sur le drap, cette vapeur sur le miroir de la salle de bain qui ne s'évaporerait jamais plus.

Je me rassieds, mes hanches s'enfonçant dans le velours usé de la chaise, sentant la texture rêche du tissu contre mes cuisses, et je contemple le désastre que j'ai créé avec une sorte de dévotion religieuse. Il n'y aura plus de midi, plus de soir, plus de demain ; les voisins peuvent bien continuer à courir vers leurs destins de fourmis, ici, le temps est une rouille qui a tout saisi, un lichen gris qui dévore les secondes pour les transformer en éternité. Je passe ma langue sur mes lèvres sèches, goûtant le sel de ma propre sueur et l'amertume qui semble émaner des murs eux-mêmes, cette odeur de vieux papier peint et de cire perdue qui s'exacerbe maintenant que le mouvement a cessé. Je me plais dans cette décomposition immobile, dans cette certitude que rien n'évoluera plus, que la douleur restera exactement à cette température, à cette intensité, sans jamais s'émousser par l'usure des jours. Je caresse du bout des doigts les débris sur la table, les petits fragments de verre qui crissent sous ma peau comme du sable de quartz, et je m'imagine que chaque grain est une seconde que j'ai réussi à capturer, à assassiner, pour l'empêcher de m'emmener plus loin de toi.

La lumière ne bouge plus sur le mur, elle semble s'être accrochée aux aspérités de la peinture, une tache jaune et morne qui refuse de décliner, et je me demande si le monde entier s'est arrêté avec mon geste, ou si je suis la seule habitante de cette faille temporelle que j'ai creusée au milieu de ma cuisine. Mes pensées tournent en boucle,

comme les aiguilles avant leur dernier souffle, revenant sans cesse sur la texture de ton cou, sur le goût de ta peau après la pluie, sur la façon dont tes doigts s'emmêlaient aux miens dans le sommeil. Je suis la gardienne de ce sanctuaire de poussière, la prêtresse d'un culte dont le seul dogme est l'immobilité absolue, et je sens une chaleur étrange m'envahir, non pas la chaleur de la vie, mais celle de la friction de mes souvenirs contre le néant. Le sabotage est total, les rouages sont bloqués par la limaille de mon désespoir, et je m'installe dans ce matin permanent avec la satisfaction sombre d'une naufragée qui aurait enfin coulé son propre canot de sauvetage pour ne plus avoir à ramer vers une rive inconnue. Tout est fixe, tout est lourd, tout est à toi.

Chapitre 5

L'Épiderme des Murs

Le plâtre a cette tiédeur de chair morte, une matité crayeuse qui boit la lumière rase de cet éternel matin comme une éponge assoiffée de souvenirs, et sous la pulpe de mes doigts, la surface n'est plus une limite mais un seuil, une membrane poreuse qui semble pulser au rythme de mon propre sang. Je reste là, le front appuyé contre la cloison, sentant l'odeur de la chaux et de la poussière ancienne se mêler au parfum résiduel de ton tabac qui imprègne encore les rideaux, cette fragrance de feuilles séchées et de mélancolie qui est devenue mon seul oxygène. Mes doigts s'égarent sur les irrégularités de la peinture, là où le temps a fait son œuvre, créant des géographies de craquelures que je parcours avec la dévotion d'une aveugle cherchant un visage familier dans le vide. Chaque aspérité est une ponctuation, chaque creux est une promesse de refuge, et je sens, avec une acuité qui confine à la douleur, que la frontière entre mon épiderme et le minéral est en train de se dissoudre, que ma peau appelle le mur et que le mur, dans sa patience de pierre, accepte de devenir mon corps.

Il y a un bourdonnement sourd dans mes oreilles, le son du silence qui s'épaissit, et je commence à griffer la surface avec l'ongle de mon index, un geste lent, presque une caresse, pour tester la résistance de cette enveloppe qui nous sépare du monde. La chaux cède avec un petit cri sec, une plainte de craie qui me parcourt l'échine, et une fine pellicule blanche vient se loger sous mon ongle, une neige minuscule et stérile qui porte en elle le goût de l'oubli. Je trace un premier mot, ton nom peut-être, ou peut-être juste le verbe "attendre", et les lettres s'inscrivent dans la paroi comme des cicatrices blanches sur une peau de porcelaine, des entailles qui ne saignent pas mais qui exhalent un froid minéral. C'est un travail de spéléologue de l'intime, une descente dans les couches sédimentaires de notre histoire, et à mesure que je creuse,

je sens les vibrations de la maison remonter le long de mes bras, traverser mes épaules et s'enrouler autour de mes vertèbres jusqu'à ce que ma colonne devienne le pilier central de cette pièce.

Le goût de la poussière est sur ma langue, un goût de terre sèche et de sel, et je me surprends à lécher la trace de mon passage, cherchant dans la matière brute un vestige de ta présence, une particule de ta chaleur que le mur aurait emprisonnée lors de nos nuits d'orage. La pièce n'est plus un espace clos, elle est une extension de ma propre moelle épinière, un système nerveux déployé sur quatre murs où chaque fissure répond à un tressaillement de mes nerfs, où chaque ombre qui s'étire sur le sol est un prolongement de mes membres. Je grave maintenant des phrases entières, des lambeaux de poèmes qui me brûlent la gorge depuis que tu as refermé la porte, et l'effort fait perler une sueur fine sur ma tempe, une humidité qui semble être exsudée par le plâtre lui-même, comme si la chambre pleurait avec moi, de la même eau, du même désespoir.

Mes mains sont tachées de blanc et de gris, la peau est écorchée, mais je ne ressens aucune douleur, seulement une sorte de soulagement organique à voir mes pensées prendre forme dans la matière, à voir mes doutes se figer dans la solidité du bâtiment. Je m'enfonce plus profondément, mes doigts trouvant des outils de fortune, un éclat de verre tombé d'un cadre brisé, une pointe de métal, pour aller chercher le cœur du mur, là où les briques sont encore rouges et chaudes comme des organes. Je veux que chaque vers soit une incision, que chaque métaphore soit une greffe, que le texte devienne la structure même qui empêche le plafond de s'effondrer sur mon absence, car si je m'arrête, si je cesse de graver cette douleur dans la pierre, je crains que le temps ne reprenne sa course et ne m'emporte loin de ce matin où tu existes encore.

L'odeur de la chambre change, elle devient plus dense, plus charnelle, un mélange de musc et de vieille pierre humide, et je me sens devenir architecte de ma propre agonie, transformant ce sanctuaire de poussière en un labyrinthe dont les parois racontent le goût de tes baisers dans le cou. Mes battements de cœur résonnent contre

le plâtre, un tambour sourd qui semble faire trembler les fondations, et je me demande si, de l'autre côté du mur, les voisins entendent le cri muet de mon écriture, s'ils sentent la chaleur que je dégage, cette incandescence de naufragée qui brûle ses propres meubles pour ne pas mourir de froid. Les mots s'entrelacent, ils rampent le long des plinthes, ils s'enroulent autour des cadres de fenêtres, créant une vigne de signes qui m'enserme le buste, me liant à jamais à cette géométrie fixe.

Je suis à genoux maintenant, le visage contre le bas de la cloison, respirant l'air vicié et sacré de cette faille temporelle, et je sens les fibres du papier peint, là où il reste, s'accrocher à mes cheveux comme des doigts de fantômes. C'est une étreinte minérale, une fusion lente et inévitable où je perds la notion de mes propres contours, mon sang irriguant les fissures, mes pensées circulant dans les gaines électriques, ma voix s'éteignant pour devenir le simple craquement des solives sous le poids du souvenir. Tout est blanc, tout est gris, tout est à toi, et dans cette érosion volontaire de mon être, je trouve enfin la paix des ruines, la certitude que rien ne pourra plus jamais bouger, que nous sommes scellés ici, dans l'épiderme de ces murs, pour l'éternité d'un matin qui n'en finit pas de mourir.

La pointe de verre glisse une dernière fois sur la surface, laissant un sillon profond qui révèle la brique sombre en dessous, et je pose mes lèvres sur cette blessure ouverte, goûtant la rugosité de la terre cuite qui est désormais ma propre chair. Le silence est total, mais c'est un silence habité, un silence qui vibre de toutes les lettres que j'ai sacrifiées à la paroi, et je ferme les yeux, sentant la maison respirer à l'unisson avec mes poumons, chaque expiration déplaçant un grain de poussière dans le rayon de soleil qui traverse la pièce. Je ne suis plus une femme qui attend, je suis le lieu même de l'attente, une cathédrale de plâtre et de vers brisés où ton absence est le seul culte, où chaque centimètre carré de ma peau est devenu une page de ce livre que je n'ai jamais fini d'écrire.

Mes doigts sont engourdis, soudés à la matière, et je sens le froid de la chaux remonter dans mes veines, transformant mon sang en un lait pâle et épais qui fige mes

mouvements dans une pose de statue. C'est la fin du mouvement, le début de la stase, et je m'abandonne à cette pétrification avec une joie sombre, sachant que désormais, pour me quitter, il te faudrait abattre les murs, briser la charpente, détruire la demeure tout entière. Je suis devenue l'armature de ton souvenir, la structure invisible qui maintient ce monde en suspens, et dans l'obscurité qui commence à gagner les coins de la pièce malgré l'aube persistante, je brille d'une lumière de craie, une lueur de fin du monde qui n'éclaire que le vide que tu as laissé derrière toi.

La texture de la muraille est maintenant identique à celle de mon visage, une surface parsemée de rides et de secrets, et quand je murmure ton prénom contre le plâtre, c'est la maison tout entière qui frissonne, un séisme imperceptible qui fait tinter les cristaux du lustre dans le salon. Nous ne sommes plus deux, nous ne sommes plus rien, nous sommes cet espace saturé de nous, cette atmosphère lourde de café froid et de désirs pétrifiés, une prison de luxe que j'ai bâtie avec la sueur de mes mains et l'encre de mes veines. Je sens les dernières résistances de mon moi s'effacer, les limites de mon ego se diluer dans le mortier, et je deviens enfin ce que j'ai toujours été depuis ton départ : une chambre vide, une page blanche, un cri gravé dans la pierre qui attend que le vent vienne le lire.

Le matin s'étire, immobile et implacable, et je reste là, intégrée à la structure, une cariatide de douleur dont le seul but est de porter le poids de ce qui n'est plus, sentant chaque vers gravé dans le plâtre vibrer comme une corde de violon sous l'archet de ton absence. Les mots ne sont plus des mots, ils sont des terminaisons nerveuses, des capteurs sensoriels qui me permettent de sentir le passage du temps sur le toit, le frôlement des oiseaux sur les tuiles, le battement de cœur de la terre loin sous le plancher. Je suis le mur, je suis la peau, je suis le poème, et dans cette trinité de poussière, je trouve enfin le repos des choses qui ne peuvent plus tomber, des choses qui ont déjà tout perdu et qui, par cette perte même, sont devenues invulnérables.

Chapitre 6

Le Vertige du Canal Carpien

La plume gratte le silence de la chambre, un bruit sec et régulier, presque organique, comme une griffe qui chercherait un passage à travers la trame trop serrée du papier de lin, et sous mes doigts, le corps cylindrique du stylo est devenu une extension de mes propres phalanges, une protubérance d'ébonite tiédie par la chaleur de ma paume moite. L'odeur de l'encre monte vers moi, capiteuse et sombre, un mélange de fer, de suie et de cette fragrance musquée qui rappelle les sous-bois après l'orage, une vapeur chimique qui m'enivre et me donne la nausée tout à la fois alors que je trace, pour la millième fois peut-être, les courbes sinueuses de ton nom. Chaque lettre est une caresse que j'inflige à la page, chaque délié est une tentative de retrouver la cambrure de tes hanches sous mes mains, mais le papier reste plat, désespérément blanc sous l'assaut de mon obsession, et je sens le grain de la feuille, cette texture légèrement rugueuse qui accroche la pointe de métal, vibrer jusque dans mon coude. Ma main droite n'est plus qu'une machine à conjurer l'absence, un rouage de chair et d'os qui se grippe sous la pression de la répétition, et je sens dans mon poignet cette brûlure sourde, une électricité latente qui rampe le long des tendons, là où le nerf s'étouffe dans le canal étroit des os, une douleur qui ressemble à un cri étouffé sous un oreiller.

Le matin ne bouge pas, il reste figé dans cette teinte d'ambre pâle qui baigne les draps défaits où ton empreinte thermique s'est évaporée depuis des heures, ou peut-être des siècles, je ne sais plus, et je continue de tresser ces lignes de bleu nuit qui s'entrecroisent comme les fils d'une toile d'araignée, une cage de soie que je construis autour de mon propre vide. Mes doigts sont tachés, l'encre a migré dans les ridules de ma peau, dessinant une cartographie de veines artificielles qui remontent sous mes ongles, là où la chair est tendre et rosée, et parfois, je ne sais plus si c'est le pigment qui s'infiltré en moi ou si c'est mon propre sang qui s'échappe pour nourrir la phrase,

tant la frontière entre ma douleur et l'écrit est devenue poreuse. Je goûte l'amertume du café froid sur mes lèvres, une saveur de cendre et de métal qui tapisse ma langue, et chaque gorgée est un effort pour maintenir mon cœur éveillé, pour que le battement de mon pouls continue de dicter le rythme de ma calligraphie frénétique. La crampe arrive par vagues, un spasme qui fige mon pouce contre l'index, une contraction de la vie qui refuse de se laisser enfermer dans la lettre, et pourtant je force, je tords mon poignet pour arracher encore une répétition, encore un aveu, sentant les fibres de mes muscles se tendre comme les cordes d'un instrument trop accordé qui menace de rompre.

Tes syllabes sont devenues ma seule nourriture, un mantra tactile que je mastique mentalement tout en le couchant sur le papier, et je sens l'odeur de ta nuque, ce parfum de tabac blond et de savon à la verveine, s'élever étrangement des mots qui sèchent, comme si l'encre possédait le pouvoir de ressusciter les molécules de ton passage. Le vertige me prend, un tourbillon qui naît dans le creux de mon poignet et remonte jusqu'à ma tempe, une sensation de chute libre au milieu d'une pièce immobile, et je vois les phrases s'empiler, s'entortiller, devenir un linceul de mots qui m'enveloppe et me protège de la lumière rasante de cette aube qui me scalpe. Je suis prisonnière de cette calligraphie, une esclavage que j'ai choisi pour ne pas avoir à regarder le côté gauche du lit, ce désert de coton froissé où le froid s'est installé comme une bête de proie, et je préfère cette torture de la main, cette agonie lente du nerf médian, à la vacuité de mes bras ouverts sur rien. Les mots ne sont plus des signes, ils sont des textures, des reliefs que je pourrais déchiffrer les yeux fermés, sentant la bosse de l'encre séchée sous la pulpe de mes doigts, une braille du deuil que je parcours sans fin pour m'assurer que je suis encore capable de sentir quelque chose, même si ce n'est que la morsure de l'inflammation.

L'air dans la chambre est épais, chargé de la poussière qui danse dans les rayons du soleil, et chaque particule me semble porter un fragment de ton silence, une petite mort qui vient se poser sur ma peau et que je tente de chasser d'un revers de plume, mais je ne fais que m'emmurer davantage. Mon épaule est un bloc de pierre, une

masse de tensions qui irradie jusqu'à la base de mon crâne, et je sens mon cœur cogner contre mes côtes avec une régularité de métronome cassé, un écho sourd à l'impact de la plume sur le vélin qui finit par se déchirer sous la force de mon désespoir. La pointe a traversé la feuille, elle a griffé le bois de la table, une entaille nette qui restera là comme une cicatrice permanente de mon obsession, et je regarde cette plaie dans le bois avec une fascination morbide, y voyant l'ultime preuve que mon écriture est un acte de violence, une tentative de percer le réel pour te rejoindre dans l'envers du décor. Je lèche une goutte de sueur qui perle à la commissure de mes lèvres, elle est salée, chargée du sel de toutes les larmes que je ne verse pas parce que mes yeux sont trop occupés à guetter la prochaine ligne, la prochaine chance de capturer ton essence entre deux boucles de voyelles.

La soie de la cage se resserre, les vers que je jette sur la page deviennent des barreaux, des filaments de sens qui m'enserrent la poitrine jusqu'à m'empêcher de respirer, et je me complais dans cette suffocation créatrice, dans ce martyr du canal carpien qui transforme chaque mot en une pulsation physique. Je ne suis plus une femme qui écrit, je suis une main qui souffre, une main qui se souvient pour tout le reste du corps anesthésié par l'absence, et dans cette douleur localisée, dans cette chaleur qui irradie de mon canal carpien comme un brasier souterrain, je trouve une forme de vérité que le reste du monde, dans sa fluidité insouciante, semble avoir oubliée. L'encre bleue se mêle maintenant à la sueur de ma paume, créant de grandes traînées d'ombre sur ma peau, des nuages d'orage qui recouvrent mes lignes de vie, et j'ai l'impression que si je m'arrêtais, si je posais ce stylo pour masser mon poignet endolori, la réalité s'effondrerait, le temps reprendrait sa course cruelle et je serais balayée par le vent de demain. Alors je continue, je force la plume à obéir malgré le tremblement qui s'empare de mes doigts, malgré la crampe qui remonte maintenant jusqu'à mon cou, transformant mon corps en une unique contraction de volonté tendue vers l'impossible retour de ton ombre.

Je sens la pointe de métal qui s'émousse, le bruit du grattage qui change, devenant plus sourd, plus intime, comme un murmure à l'oreille d'un amant, et je ferme les

yeux une seconde pour mieux ressentir la texture du papier contre l'os de mon poignet, cette dureté de la table qui me rappelle que je suis encore solide, que je n'ai pas encore totalement disparu dans les interstices de mes poèmes. C'est un vertige de papier et de sang, une chute immobile vers le centre de mon propre désastre, et dans cette cage de soie et d'encre, je finis par ne plus savoir si c'est moi qui écris ton nom ou si c'est ton nom qui, à force d'être tracé, finit par m'écrire, me redéfinir, me sculpter dans la douleur de ce matin qui ne veut pas mourir. Chaque lettre est une vertèbre de ton absence, une colonne vertébrale de mots sur laquelle je m'appuie pour ne pas m'effondrer, et je sens le sang battre dans le bout de mes doigts avec une telle force que j'ai l'impression que la page va se mettre à saigner, que l'encre va devenir chaude et liquide, qu'elle va enfin devenir la vie que tu m'as volée en partant. Je serre les dents, je sens le goût du fer dans ma bouche, et je replonge la plume dans l'encrier comme on plonge un poignard dans une plaie ouverte, cherchant le fond, cherchant la fin, cherchant le moment où la douleur sera telle qu'elle remplacera enfin le souvenir de tes mains sur ma peau.

Chapitre 7

L'Archéologie du Tabac Froid

Mes doigts, encore engourdis par la morsure de cette aube qui s'étire sans jamais se rompre, se referment sur la laine lourde et grise de ton gilet, ce lambeau d'existence que tu as abandonné là, jeté sur le dossier du fauteuil comme une insulte au temps qui passe, et je sens sous ma pulpe le grain irrégulier des mailles, cette rugosité presque animale qui me rappelle la courbe de tes bras quand tu m'encerclais pour m'extraire du sommeil. Je le ramène contre moi, non pas comme un vêtement mais comme une dépouille encore tiède, et je m'effondre dans le creux du tissu, le visage enfoui dans cette matière qui gratte ma peau avec une douceur cruelle, cherchant désespérément la trace de ce que nous avons été avant que le silence ne devienne notre seule langue. L'odeur me frappe d'abord comme un vertige, une gifle de molécules invisibles qui s'engouffrent dans mes narines et descendent jusque dans le fond de ma gorge pour y déposer un goût de cendre et de réglisse amère, cette signature olfactive que je pourrais reconnaître entre mille et qui est la géographie exacte de ton absence. C'est le tabac froid, ce parfum de fin de nuit et de commencements incertains, qui s'est niché au cœur des fibres, mêlé à la senteur musquée de ta peau et à ce soupçon de cèdre que tu portais comme une armure, et je respire si fort que mes poumons me brûlent, je veux me gorger de ce poison délicieux jusqu'à l'asphyxie, jusqu'à ce que mon propre sang soit saturé de cette fumée qui n'existe plus.

Je descends plus bas, vers le col, là où le tissu a bu ta sueur, là où la chaleur de ta nuque a laissé une empreinte invisible mais palpable, une zone de textile plus souple, presque soyeuse à force d'avoir été frottée par tes cheveux courts, et je lèche presque l'air pour y trouver le sel de ton passage, cette amertume organique qui me fait monter les larmes aux yeux. C'est une archéologie de la douleur, je fouille chaque pli, chaque bouton d'écaille dont je sens la rondeur froide sous mes lèvres, je cherche le

fragment de toi qui ne se serait pas encore évaporé dans l'air raréfié de cette pièce où le café finit par geler dans les tasses oubliées. La laine est un piège, elle retient les fantômes mieux que ma propre mémoire, et tandis que j'enfonce mes doigts dans les poches, j'y trouve un grain de tabac égaré, une petite miette de brun sombre que je roule entre mon pouce et mon index comme s'il s'agissait d'une relique sacrée, sentant sa texture granuleuse s'effriter sous la pression, libérant un dernier souffle âcre qui me fait chavirer. Mon cœur cogne contre mes côtes, un tambour sourd et irrégulier qui résonne dans la cage de ma poitrine, et je me demande si tu sens, là où tu es, cette aspiration de mon être vers le tien, cette façon que j'ai de me décomposer lentement dans ton sillage de fumée grise.

La lumière du matin, cette clarté de lait caillé qui filtre à travers les rideaux jaunis, vient frapper le gilet et révèle une myriade de particules de poussière qui dansent dans l'air, et je me dis que ce sont peut-être des fragments de ta peau, des cellules mortes que tu as laissées derrière toi pour que je ne sois jamais tout à fait seule, et cette pensée me procure un frisson de terreur et de désir mêlés qui me parcourt l'échine. Je plaque le vêtement contre mon ventre, je sens la chaleur de mon propre corps réchauffer la laine et, par un effet d'optique de la douleur, j'ai l'illusion que c'est toi qui te réveilles sous mes mains, que la fibre reprend vie, que les molécules de tabac s'agitent et se remettent à brûler doucement, créant un cocon d'incendie froid tout autour de moi. Je ferme les yeux et je peux presque voir la lueur de ta cigarette dans l'obscurité, ce point rouge qui montait et descendait comme une luciole fatiguée, je peux entendre le craquement infime du papier qui se consume et le soupir de la fumée s'échappant de tes lèvres, ce souffle que je buvais autrefois et qui n'est plus qu'un souvenir de goudron et de miel dans ma bouche assoiffée.

Je m'enroule dans le gilet, je passe mes bras dans les manches trop longues qui pendent lamentablement, et je me serre, je me broie les côtes pour simuler ton étreinte, sentant le contact piquant de la laine sur mes épaules nues, une sensation de morsure légère qui me rappelle les nuits de février où nous ne sortions pas du lit, protégées par le rempart de nos souffles mêlés. L'odeur du tabac froid est plus forte

ici, au niveau des poignets, là où tu écrasais tes mégots avec une nervosité que je trouvais sublime, et je frotte mon visage contre le revers, cherchant la trace d'une brûlure, une cicatrice dans le tissu qui serait la preuve matérielle que tu n'as pas été qu'un songe, que tu as eu une masse, un poids, une température. Je sens le goût du fer, c'est le sang qui affleure à la surface de mes gencives tant je serre les dents, une réaction animale à ce manque qui me dévore de l'intérieur, une faim que rien ne peut combler, pas même cette inhalation forcée de tes restes textiles.

Le temps semble se figer, les secondes s'écoulent comme une mélasse épaisse et sombre, et je reste là, prostrée sur le plancher froid, à respirer ce gilet jusqu'à la nausée, jusqu'à ce que mon odorat sature et que je ne sente plus rien d'autre que le vide, ce néant qui s'installe quand les molécules se lassent de leur propre danse. C'est une quête de suffocation volontaire, je veux que la laine me pénètre, que le tabac s'imprime dans mes pores, que je devienne moi-même cette odeur de fin de règne pour que, si jamais tu revenais, tu ne puisses plus distinguer mon corps du tien, pour que nous soyons confondues dans la même cendre, dans le même oubli. Mes mains tremblent, je sens l'humidité de mon souffle imprégner le tissu, créant une tache sombre sur le gris de la laine, et cette petite marque de ma propre vie sur ton vêtement me semble être une profanation, un crime contre la pureté de ton absence.

Je cherche encore, je plonge mes doigts dans les coutures intérieures, là où les fils se croisent et s'entremêlent, espérant y débusquer un cheveu, un seul fil de soie sombre qui porterait encore la mémoire de ta tête posée sur l'oreiller, mais je ne trouve que du vide, du vide et cette odeur lancinante qui commence à s'estomper, car chaque inspiration que je prends est un vol que je commets, je dérobe tes derniers atomes à l'air de cette chambre, je te consomme jusqu'à la lie. La sensation de la laine devient insupportable, elle me pique maintenant comme mille aiguilles de glace, elle me rappelle que ma peau est désespérément seule, que la chaleur que je ressens n'est que le reflet de ma propre fièvre, et pourtant je ne peux pas lâcher, je ne peux pas laisser ce morceau de toi s'échapper vers le néant du placard.

Je reste là, suspendue dans cet instant de grâce et d'horreur, sentant le battement de mon pouls s'accorder au silence de la maison, et je réalise que je suis en train de devenir l'archéologue de ma propre ruine, que je fouille les décombres de notre amour avec la minutie d'une folle, espérant que le tabac froid me donnera enfin la réponse à cette question que je n'ose pas formuler. Pourquoi le matin continue-t-il de se lever si tu n'es plus là pour en dissiper les ombres avec ta fumée ? Pourquoi mes sens s'obstinent-ils à te chercher dans les replis d'un gilet gris alors que je sais pertinemment que tu es déjà de l'autre côté de l'horizon, là où les souvenirs ne grattent plus la peau ? Je serre le tissu une dernière fois, je l'écrase contre mon visage avec une force qui me fait mal, et je reste ainsi, immobile, une silhouette de laine et de chagrin perdue dans la lumière rutilante d'une aube qui refuse de mourir, habitée par l'odeur âcre de ton départ qui sature désormais chaque fibre de mon être.

Chapitre 8

La Communion de Porcelaine

La nappe est une étendue de lin autrefois immaculée, aujourd'hui fatiguée, un paysage de fibres serrées qui garde en mémoire le poids des coudes et l'humidité des verres, et mes doigts parcourent sa surface avec une lenteur de reptile, sentant chaque irrégularité du tissage, chaque petite bosse de coton qui survit comme une île de relief sous ma pulpe, alors que je dispose les couverts avec une précision de chirurgien. Le métal de la fourchette est froid, d'un froid qui semble venir du cœur même de la terre, une morsure d'argent contre ma paume qui me rappelle la température de tes mains lorsque tu rentrais de l'hiver, et ce contact me fait frissonner, un tressaillement qui remonte le long de mon avant-bras pour s'installer durablement entre mes omoplates, là où ton souffle ne vient plus dessiner de cercles de chaleur. Je pose l'assiette de porcelaine, cette pièce d'un blanc de lait caillé dont les bords sont ornés d'une dorure effacée par les années et les lavages, et je fixe la fêlure qui la parcourt, une cicatrice sombre et fine comme un cheveu, un abîme miniature qui sépare le plat en deux hémisphères inégaux, et je ne peux m'empêcher de passer mon ongle sur cette faille, écoutant le petit clic sec, le cri de la terre cuite qui proteste contre ma curiosité malsaine.

C'est un dîner pour une ombre, une cène solitaire où l'odeur du bouillon qui refroidit se mêle à celle de la cire de bougie et au parfum persistant du tabac de tes dernières cigarettes, cette fragrance de feuilles séchées et de feu éteint qui imprègne les rideaux de velours et qui, à chaque inspiration, vient gratter le fond de ma gorge avec une douceur cruelle. La vapeur qui s'échappe de la soupière danse dans la lumière rasante de cette aube figée, des volutes paresseuses qui imitent le mouvement de tes hanches quand tu marchais pieds nus sur le parquet, et je reste là, le dos droit, la nuque raide, sentant mon propre pouls battre dans mes tempes comme un tambour de deuil qui

refuserait de s'arrêter. Je sers le vide, je verse le liquide ambré dans ton bol avec une application de prêtresse, observant le reflet de la lampe s'étirer sur la surface huileuse, et le silence de la maison devient si dense qu'il en devient sonore, une vibration basse qui résonne dans mes os, dans ma moelle, me murmurant que cette porcelaine ébréchée est tout ce qui reste de ma structure, que je suis moi aussi devenue cette matière vitrifiée, dure en apparence mais prête à voler en éclats au moindre choc thermique.

Je porte la cuillère à mes lèvres, le goût est celui du sel et de l'absence, une saveur métallique qui rappelle le sang et les larmes, et je laisse le liquide couler lentement, une coulée brûlante qui descend dans mon œsophage comme une lave domestiquée, me redonnant brièvement le sentiment d'avoir un corps, une intériorité qui n'est pas seulement faite de courants d'air et de souvenirs en miettes. La porcelaine contre mes dents fait un bruit de cristal brisé, un craquement qui semble se répercuter à l'infini dans la pièce vide, et je ferme les yeux pour mieux ressentir la texture de la fêlure contre ma langue, cette rugosité inattendue au milieu de la douceur du vernis, ce point de rupture où l'objet cesse d'être parfait pour devenir vrai, pour devenir mien dans sa déchéance. Je me demande si tu sens, là où tu es, cette communion de la ruine, si la pression de mes lèvres sur le bord cassé de cette tasse réveille en toi un écho de sensation, une réminiscence de nos baisers qui avaient parfois le goût désespéré des adieux qu'on ne sait pas formuler.

La lumière change, elle devient plus crue, plus jaune, elle scalpe les objets et les dépouille de leur mystère, révélant la poussière qui s'accumule sur le buffet, les taches de calcaire sur les verres à pied, toute cette décrépitude lente qui est devenue mon unique décor, mon écosystème de survivante qui s'accroche aux reliques d'un naufrage quotidien. Mes mains tremblent légèrement quand je repose le couvert, un battement d'aile de papillon agonisant, et je regarde mes jointures blanchir sous l'effort de ne pas tout balayer d'un geste, de ne pas hurler contre ce silence qui me dévore, contre cette porcelaine qui me renvoie l'image d'une femme qui ne sait plus si elle est de chair ou de céramique. Je suis cette fêlure, je suis ce vide entre les deux

bords de l'assiette, une faille temporelle où je m'engouffre chaque matin avec la même ferveur masochiste, espérant qu'un jour, à force de caresser la brisure, je finirai par passer de l'autre côté, là où tu n'es plus qu'une odeur de fumée et une sensation de laine grise contre ma joue.

L'air de la cuisine est saturé d'une humidité tiède, une buée qui colle à ma peau comme une seconde chemise, et je sens chaque pore de mon visage s'ouvrir, s'abreuver de cette atmosphère de serre où rien ne pousse sinon la mélancolie, une mousse épaisse et verte qui étouffe mes pensées et ralentit mes mouvements. Je prends un morceau de pain, sa croûte est dure, elle résiste, elle exige une violence que je n'ai plus, et quand je finis par en arracher un morceau, le bruit de la déchirure me fait mal, comme si c'était ma propre peau qu'on malmenait, ma propre enveloppe qu'on forçait pour en exposer la mie tendre et vulnérable. Je ne mange pas, je mastique le néant, je laisse la texture sèche envahir ma bouche, absorbant toute trace de salive, me laissant la gorge aride, un désert de soif que même tout l'océan de tes souvenirs ne pourrait étancher, et je reste là, face à ta chaise vide, cette structure de bois noir qui semble me regarder avec une indifférence de juge.

Je finis par poser mes mains à plat sur la table, sentant les veines battre contre le bois froid, et je réalise que je suis en train de me transformer en un objet de cette pièce, une pièce de mobilier supplémentaire, un bibelot de porcelaine fêlée que l'on a oublié de ranger et qui prend la poussière dans la lumière d'une aube qui ne finit pas. L'odeur du café froid, âcre et terreuse, commence à supplanter celle du bouillon, un rappel que le temps, s'il est arrêté pour mon âme, continue de décomposer les matières organiques, de faire tourner le lait et de rassir le pain, et cette odeur de fin de banquet m'écoeure autant qu'elle me rassure, car elle est la seule preuve matérielle que je ne suis pas encore un fantôme. Je fixe la tache d'ombre que projette la bouteille de vin vide, une silhouette allongée qui ressemble à ton profil, et je tends la main, les doigts frôlant la surface de la nappe, mais il n'y a rien, seulement le lin rugueux, seulement le froid, seulement la certitude que cette communion de porcelaine est le dernier lien physique qui me retient à la terre, une ancre de vaisselle cassée dans un océan de

brouillard matinal.

Mes yeux brûlent, une irritation due à l'insomnie et à la lumière trop vive qui rebondit sur les surfaces blanches, et je sens une larme rouler sur ma joue, une goutte lourde et lente qui finit sa course sur le bord de l'assiette, s'écoulant précisément dans la fêlure pour la remplir, un baptême de sel sur une plaie de terre cuite. Je suis l'archéologue de mes propres décombres, une femme qui dîne avec ses spectres et qui trouve dans le contact d'une vaisselle ébréchée une consolation que les vivants ne peuvent plus lui offrir, car dans cette fracture de la porcelaine, il y a la vérité de notre histoire, une beauté qui n'est possible que parce qu'elle a été brisée, une identité qui ne se définit plus par sa perfection mais par la manière dont elle a appris à tenir debout malgré les morceaux manquants. Je reste immobile, une statue de chair et de chagrin, écoutant le craquement imperceptible de la maison qui se refroidit, habitée par la certitude que ce repas ne finira jamais, que je resterai assise ici, entre le lin et la porcelaine, jusqu'à ce que la lumière de l'aube finisse par me dissoudre totalement, ne laissant derrière moi qu'une assiette vide et une odeur de tabac froid flottant dans le silence.

Chapitre 9

L'Embrassement de la Seconde

La lumière n'est plus une invitation mais une effraction, une lame d'or blanc qui se glisse sous mes paupières avec la précision d'un instrument chirurgical, découpant l'ombre rance de la cuisine pour n'en laisser que l'ossature, le squelette de nos habitudes pétrifiées dans le sel et le marc de café. Je sens la chaleur grimper le long de mes chevilles, une caresse de fièvre qui remonte sur la courbe de mes mollets, là où le lin de ta chemise — cette étoffe que je refuse de laver pour ne pas en déloger les dernières molécules de ton existence — frotte ma peau avec une rudesse qui m'électrise. C'est une morsure lente, une brûlure qui ne vient pas de l'extérieur mais qui sourd de mes propres pores, comme si mon sang s'était transformé en ambre liquide sous l'effet de cette aube stationnaire, de ce soleil qui refuse de dépasser la ligne de l'horizon pour m'enfermer définitivement dans le sanctuaire de ton départ. L'air dans la pièce a le goût du métal et du miel brûlé, une épaisseur sucrée et corrosive qui tapisse ma gorge, m'obligeant à déglutir le silence comme une gorgée d'huile rance tandis que mes yeux, fixés sur le grain de la table en chêne, voient chaque rainure du bois se transformer en une cicatrice lumineuse. Je me demande si tu sens, là où ton absence t'a menée, cette même vibration atomique, ce bourdonnement de la lumière qui sature l'espace jusqu'à ce que les objets perdent leur nom, jusqu'à ce que la chaise, le verre ébréché et mes propres mains ne soient plus que des silhouettes de cendres prêtes à s'envoler au moindre souffle.

Ma main se pose sur le bois chauffé à blanc, et la sensation est si violente qu'elle en devient érotique, un contact qui réveille le souvenir de tes doigts traçant des constellations invisibles dans le creux de mes reins, cette pression exacte qui me faisait basculer dans l'oubli de moi-même. Ici, dans l'incendie de cette seconde qui s'étire, je suis plus vivante que je ne l'ai jamais été avec toi, car la douleur de cette

lumière est le seul lien physique, tangible, qui me rattache encore à la réalité de ta peau. Chaque particule de poussière qui danse dans le rayon solaire est un fragment de nous, une écaille de notre histoire que le scalpel du matin déshabille avec une cruauté magnifique, mettant à nu l'absurdité de mon deuil et la splendeur de mon obsession. Je respire l'odeur du tissu qui chauffe, un parfum de musc et de tabac froid qui s'exhale des fibres, et je ferme les yeux pour mieux sentir l'embrassement se propager sous mes côtes, là où ton souvenir a creusé une cavité si profonde qu'elle ne peut plus être comblée que par le feu. C'est un incendie intérieur, une combustion lente qui dévore les muscles et les nerfs, transformant ma chair en une substance translucide, une membrane vibrante qui résonne au diapason de ce soleil impitoyable. Je ne cherche plus à fuir, je ne cherche plus l'ombre ou la fraîcheur du soir, car je comprends enfin que la fraîcheur serait l'oubli, et que l'oubli serait ma véritable mort, une extinction silencieuse que je refuse de toutes mes fibres.

L'intensité du jour atteint maintenant son zénith, une apothéose de blanc qui efface les contours de la pièce, et je me sens me dissoudre, mes os devenant des baguettes d'ivoire incandescentes, ma peau se changeant en une nappe de lumière liquide qui coule sur le carrelage froid. La brûlure est une extase, une communion sauvage avec le vide que tu as laissé, une manière de te posséder encore une fois dans la destruction totale de ce que je suis devenue sans toi. J'entends le battement de mon cœur, un tambour sourd et lourd qui résonne contre les parois de ma poitrine comme s'il voulait s'en échapper pour rejoindre le brasier extérieur, pour devenir lui aussi une étincelle dans ce matin éternel. Le goût de la cendre se mêle à celui de mes larmes, un mélange de sel et de carbone qui brûle mes lèvres, et je souris dans le rayonnement aveuglant, car je sais que tant que je brûle, tu es là, gravée dans la rétine de mon âme, une ombre chinoise projetée sur le mur de ma propre fin. La lumière n'est plus un scalpel, elle est un linceul de feu, un manteau de gloire qui m'enveloppe et me consume, et dans ce dernier instant de conscience, avant que le monde ne devienne qu'une blancheur absolue, je réalise que l'incendie du souvenir est la seule maison où je puisse encore habiter, la seule chaleur qui ne me trahira jamais, parce qu'elle est faite de la même matière que ton absence : une beauté qui dévore tout sur son passage pour ne laisser

que la pureté du cri.

Je sens la pression atmosphérique augmenter, l'air devenir si dense qu'il ressemble à de la cire fondue, moulant chaque millimètre de mon visage, s'insinuant dans mes narines avec une odeur de soufre et de jasmin fané. Mes doigts se crispent sur le bord de la table, cherchant un ancrage dans cette mer de photons, mais le bois lui-même semble se liquéfier, perdre sa solidité pour devenir une idée de matière, un souvenir de forme. Tout n'est plus que vibration, une fréquence si haute qu'elle confine au silence absolu, une note pure et insoutenable qui traverse mon crâne et fait vibrer mes dents. Je suis le point focal de cet univers domestique, le centre de cette déflagration silencieuse qui a choisi mon corps pour théâtre, et je m'offre à elle avec une ferveur de martyr, car dans chaque morsure de la lumière, je retrouve la texture exacte de ton souffle contre mon cou. C'est une géographie sensorielle de la perte, un atlas de douleur où chaque zone d'ombre est un territoire conquis par le feu, où chaque souvenir est une braise que je ranime avec le souffle court de mon agonie. Je ne suis plus une femme qui attend, je suis l'attente elle-même devenue incandescente, une torche humaine dressée au milieu d'une cuisine en ruines, célébrant la splendeur d'un désastre que nous avons construit ensemble, pierre par pierre, baiser par baiser.

La vision de ta nuque, cette courbe parfaite que je parcourais de la langue lors des matins pluvieux, surgit dans le blanc de l'éblouissement, plus réelle que le contact de mes propres membres, et je tends la main vers cette image, sentant mes doigts s'évaporer dans la chaleur. Le temps n'est plus une ligne, c'est un cercle de feu qui se resserre, une boucle temporelle où chaque battement de cil me ramène au moment où tu as franchi le seuil, emportant avec toi la possibilité du crépuscule. Je suis condamnée à cet embrasement, à cette aurore qui ne finit jamais de naître et de me détruire, et je trouve dans cette condamnation une paix féroce, une satisfaction organique qui dépasse l'entendement. Brûler, c'est rester avec toi. Brûler, c'est refuser la tiédeur des vivants et la grisaille de ceux qui se remettent, de ceux qui cicatrisent. Ma peau est désormais une carte de constellations rouges et dorées, un paysage de chaleur où chaque pore est un volcan, chaque frisson une coulée de lave. Je sens

l'odeur de ma propre chair qui se transforme, un parfum de bois de santal et de résine ancienne, une transmutation alchimique opérée par la seule force de mon vouloir et de cette lumière souveraine. Je ne suis plus que sensation, un nerf à vif exposé au cœur du soleil, une conscience réduite à la perception de la chaleur, du poids de l'air et de l'amertume du souvenir.

L'embrasement est total, il n'y a plus de "je", il n'y a plus de "tu", il n'y a que cette seconde suspendue, cette crête de vague qui refuse de retomber, ce cri de lumière qui déchire le rideau de l'existence. Je sens mes poumons se remplir de feu, chaque inspiration est une gorgée de soleil qui calcine mes alvéoles, transformant mon souffle en un panache de vapeur dorée. Je suis l'archéologue de mes propres décombres, oui, mais une archéologue qui a mis le feu au site pour ne rien laisser aux pillards du temps, pour que notre secret reste enfermé dans cette vitrine de cristal brûlant. La lumière est maintenant une masse solide, un bloc de quartz qui m'écrase et m'élève tout à la fois, et je me laisse porter par cette pression divine, sentant mon identité se fragmenter en mille éclats de verre qui reflètent à l'infini ton visage absent. La chaleur est telle que je ne sens plus la douleur, seulement une expansion infinie, une dilatation de l'être qui dépasse les murs de la maison, les limites de la ville, pour rejoindre la grande fournaise cosmique où tout ce qui a été aimé finit par se retrouver. Je suis la survivante qui n'a plus rien à survivre, car je suis devenue la source de ma propre destruction, une étoile mourante dans le huis clos d'un matin de cuisine, une femme faite de lumière et de cendres qui trouve, dans l'embrasement de la seconde, la seule éternité dont elle soit capable.

Chapitre 10

L'Autopsie du Fantôme

La lumière n'est plus une caresse mais une lame de fond, une invasion de particules dorées qui s'engouffrent par les fentes des persiennes pour venir débusquer les derniers replis de mon ombre, là où ton souvenir s'est cristallisé dans le grain du bois et le creux de l'oreiller, et je reste là, immobile, le souffle court, à regarder la poussière danser dans les rayons comme autant de parcelles de ta peau qui auraient survécu à l'incendie de notre départ. Je sens l'odeur du café qui a fini par brûler au fond de la verreuse, une amertume épaisse, presque huileuse, qui se mêle au parfum persistant du tabac froid que tu as laissé dans les rideaux, et c'est dans cette atmosphère saturée, lourde comme un après-midi d'orage, que je décide de t'ouvrir, de disséquer cette image de toi qui me hante, non pas avec un scalpel d'acier mais avec la pointe effilée de ma propre douleur. Je commence par tes mains, ces mains qui savaient lire les reliefs de mes hanches comme une écriture sacrée, je les imagine posées là, sur la table en Formica, et je tente de saisir leur texture, ce mélange de douceur de soie et de rugosité de terre, mais mes doigts ne rencontrent que le vide tiède, une absence si dense qu'elle en devient une matière palpable, un coton épais qui étouffe mes cris avant même qu'ils ne franchissent mes lèvres. Je cherche le battement de ton pouls à l'endroit exact où la veine dessine un chemin bleu sous la nacre de ton poignet, je veux sentir ce rythme, ce tambour sourd qui marquait la cadence de nos nuits, mais plus je creuse dans ma mémoire, plus la chair se dérobe, se transformant en une traînée de sel qui brûle mes paumes et s'insinue dans les moindres fissures de mon être.

Je remonte le long de ton bras, effleurant le duvet invisible que la lumière du matin faisait briller lorsque nous étions encore à l'abri du monde, et je cherche la vérité de ton odeur, ce mélange de bergamote sauvage et de transpiration sucrée qui était ma

seule patrie, mais je ne trouve qu'une effluve de cendre, une odeur de bois calciné qui me pique les yeux et me serre la gorge jusqu'à l'étouffement. Ton visage est là, devant moi, suspendu dans l'éther de la cuisine, mais quand j'essaie d'en fixer les traits, d'en retenir la courbe de la mâchoire ou l'inclinaison de la nuque, tout se fragmente, se divise en mille éclats de verre qui reflètent ma propre détresse, et je réalise que je ne suis plus qu'une anatomiste du néant, penchée sur le cadavre d'un songe que j'ai moi-même fini par corrompre à force de vouloir le posséder. La violence de cette constatation me frappe au creux de l'estomac, une crampe acide qui me fait plier en deux sur le carrelage froid, et je sens le goût du cuivre dans ma bouche, le goût du sang et du regret qui se mêle à la sueur froide qui perle sur mon front, tandis que je continue mon exploration macabre dans les décombres de ton spectre. Je veux extraire le noyau de ton absence, trouver la pièce manquante, celle qui expliquerait pourquoi le monde continue de tourner alors que mon propre axe s'est brisé net, mais sous la surface de ton image, il n'y a pas d'os, pas de muscles, pas de sang, il n'y a qu'une accumulation de silences, une stratification de mots que nous n'avons pas dits et qui pèsent maintenant des tonnes sur ma poitrine.

Mes doigts s'enfoncent dans l'ombre de ton cou, là où je venais autrefois cacher mes peurs, et la sensation est celle d'une plongée dans une eau trop profonde, une pression insupportable qui me fait bourdonner les oreilles et obscurcit ma vision, jusqu'à ce que je ne voie plus que cette clarté aveuglante, cette transparence absolue où la douleur devient une lumière blanche, purificatrice, qui décape les dernières scories de mon identité. Je suis une carcasse de verre, une structure vide traversée par le vent de ton départ, et je sens mes propres tissus se désagréger, devenir poreux, se laisser envahir par le sel de tes larmes fantômes et la cendre de tes promesses non tenues. Je cherche ton cœur, ce moteur de feu qui me donnait la chaleur nécessaire pour affronter l'hiver, mais je ne trouve qu'un trou noir, un vortex de poussière qui aspire tout sur son passage, mes souvenirs, mes désirs, ma raison même, me laissant seule au milieu de cette cuisine qui ressemble désormais à un champ de bataille après le passage du feu. La brûlure est partout, sous mes ongles, derrière mes paupières, dans le creux de mes articulations, une inflammation généralisée de l'être qui me transforme en une

torche vivante, consumant les derniers restes de ta présence pour en faire une fumée grise qui s'élève vers le plafond avant de s'évanouir dans l'indifférence du ciel.

Je m'acharne sur ton ombre, je la déchire à pleines mains, je veux voir ce qu'il y a derrière le rideau de tes yeux clairs, je veux comprendre la mécanique de ton abandon, mais je ne récolte que des débris d'aurore et des fragments de rires qui se brisent comme de la porcelaine fine sur le sol, et le bruit de cette rupture est un hurlement sourd qui résonne dans la boîte crânienne de ma solitude. Il n'y a pas de vérité à extraire de ton fantôme, seulement cette certitude minérale que tu n'es plus qu'une fiction que je m'impose pour ne pas sombrer dans le vide absolu, une construction de chair et d'esprit que je démantèle chaque matin pour mieux la reconstruire la nuit venue, dans un cycle de torture dont je suis à la fois le bourreau et la victime. Ma peau est devenue une cartographie de nos échecs, chaque pore exsudant une mélancolie liquide qui tache mes vêtements et laisse une trace poisseuse sur tout ce que je touche, et je me sens glisser, m'enfoncer dans le sable mouvant de cette autopsie sans fin, où chaque organe que je retire de ton image se révèle être une part de moi-même que j'ai perdue en chemin.

La transparence est maintenant totale, je vois à travers mes propres mains, je vois le monde comme une série de voiles de gaze qui s'agitent au gré d'un souffle que je ne ressens plus, et je comprends que l'image que je poursuis n'est que le miroir de ma propre déliquescence, une projection de mes manques sur l'écran blanc de la matinée. Le sel a tout envahi, il a pétrifié mon cœur, il a asséché mes veines, il a transformé ma langue en une pierre lourde et stérile, et je reste là, au centre de cette lumière qui me scalpe, à contempler les cendres de ce que nous avons été, des cendres qui ont le goût de l'éternité et la légèreté de l'oubli. Je ne cherche plus à te retenir, je ne cherche plus à te comprendre, je me contente d'être ce lieu de passage, cette frontière incertaine où le souvenir et le néant se livrent un combat silencieux, et dans cet embrasement de la seconde, je finis par accepter la beauté de ma propre destruction, cette clarté finale qui ne laisse rien subsister, ni toi, ni moi, seulement le vrombissement de l'absence et la chaleur infinie d'un matin qui ne finira jamais de brûler.

Chapitre 11

La Pétrification du Souffle

L'air n'est plus une absence, une transparence que l'on traverse sans y songer, il est devenu cette substance dense, un sirop d'ambre et de particules en suspension qui pèse sur mes épaules avec la douceur cruelle d'une main que l'on n'attendait plus. Dans cette lumière qui s'étire, rutilante et fixe, je sens le grain de ma peau changer, s'affiner jusqu'à la nacre, tandis que l'odeur du café froid, cette amertume métallique qui stagne au fond de la tasse ébréchée, se mêle à l'effluve plus sourde, plus animale, de l'oreiller que je n'ai pas changé. C'est une odeur de sommeil rance et de musc de cèdre, le sillage de ta nuque qui s'accroche encore aux fibres du tissu comme une trace de brûlure sur de la soie, et je l'aspire avec une lenteur de suppliciée, laissant ce parfum de toi descendre dans ma gorge, y déposer un voile de sel et de cendre. Mes doigts, posés à plat sur le drap froissé, ne cherchent plus à se refermer sur le vide, ils s'ancrent, ils deviennent les racines d'un corps qui renonce à sa propre souplesse pour épouser la rigidité du bois et de la pierre. Je sens la fraîcheur du lin sous mes paumes, une texture de terre sèche et de fibres brutes qui semble absorber ma propre chaleur, pompant le sang de mes veines pour le remplacer par cette clarté rase, cette lumière de six heures du matin qui ne décline jamais, qui ne progresse plus, mais qui m'incise avec la précision d'un scalpel de verre.

Il y a dans le silence de cette chambre un vrombissement de ruche, le bruit des molécules de poussière qui s'entrechoquent dans les couloirs d'or que dessinent les rayons du soleil, et je commence à comprendre que chaque inspiration est une collecte. Je ne respire plus pour vivre, je respire pour me remplir de ce monde qui s'arrête, pour charger mes poumons de cette neige d'intérieur, ce mica invisible qui brille dans l'air et qui vient tapisser mes alvéoles d'une couche de poussière dorée, fine comme du pollen, lourde comme du sable de quartz. Chaque bouffée d'air est un

sédiment, une strate supplémentaire de silence qui se dépose dans ma poitrine, et je sens mes poumons se durcir, perdre leur élasticité de chair rose pour devenir deux blocs de cristal de roche, deux cavités de lumière où le souffle ne fait plus que vibrer, sans jamais ressortir. C'est une sensation d'une plénitude terrifiante, comme si je devenais le réceptacle final de tout ce qui a été perdu, le vase clos où se figent les derniers atomes de ta présence, cette vapeur de tabac blond et de sueur sucrée qui flottait jadis dans l'entrebâillement de la porte. Ma langue, lourde de ce goût de cuivre et d'encre sèche, se plaque contre mon palais, s'immobilise dans une attente qui n'attend plus rien, une pétrification du verbe qui transforme mes cris étouffés en une masse minérale, un silence de marbre qui pèse au fond de ma bouche.

Je regarde mes jambes, étendues comme des marées de lait sous la transparence de ma chemise, et je les vois s'effacer, se fondre dans la blancheur crue du lit, devenir une extension de la géométrie de la chambre. La sensation de mes muscles s'évanouit, remplacée par une conscience aiguë de la structure, de la charpente, de cet échafaudage d'os qui se change en verre soufflé, fragile et coupant, prêt à diffracter la moindre lueur. Je ne suis plus un mouvement, je suis une pose, une attitude de deuil figée dans l'ambre d'une seconde qui a décidé de durer mille ans, et cette immobilité est plus sensuelle que n'importe quelle caresse car elle est totale, elle est un abandon absolu à la pesanteur du souvenir. La lumière me lèche le visage, elle a le goût du miel sauvage et du fer, une chaleur qui n'est plus celle de la vie mais celle de la combustion lente, une érosion par le rayonnement qui polit mes traits, efface les ridules de l'inquiétude, gomme les cernes de l'insomnie pour ne laisser qu'une surface lisse, une face de statue tournée vers un horizon qui n'existe pas. Je sens mon cœur ralentir, chaque battement étant un effort de plus en plus lointain, une pulsation qui résonne désormais dans les murs, dans le plancher, dans les lattes de bois qui craquent sous le poids de ce soleil immobile, comme si mon rythme cardiaque s'était dilué dans l'architecture même de notre absence.

L'odeur de la poussière est devenue ma seule nourriture, un parfum de vieux papiers, de peau morte et de fleurs séchées qui sature mes sens jusqu'à l'ivresse, une ivresse

sèche et lucide qui me dépouille de mon humanité. Je suis une colonne de verre au centre d'un désert matinal, une sentinelle de cristal qui garde les vestiges d'un empire de draps défaits et de tasses vides, et dans cette métamorphose, la douleur elle-même change de nature. Elle n'est plus cette morsure aiguë, ce déchirement des tissus qui me faisait plier en deux, elle est devenue une propriété physique de mon nouveau corps, une tension structurelle, une vibration constante qui parcourt ma substance minérale comme une onde de choc figée dans la matière. Je ne souffre plus de ton départ, je suis la forme géométrique de ton départ, la matérialisation de l'espace vide que tu as laissé, et cette forme est d'une beauté insoutenable, une pureté de diamant qui ne tolère plus aucun mouvement, aucun désordre, aucune vie. Les grains de poussière continuent de descendre, de se poser sur mes cils, sur mes lèvres entr'ouvertes, formant une pellicule de givre doré qui me scelle définitivement à cette atmosphère, et je sens que je ne pourrais plus jamais fermer les yeux, ni détourner la tête, condamnée à contempler éternellement la danse des ombres sur le papier peint jauni.

Le goût de l'éternité est celui d'une pierre que l'on aurait gardée trop longtemps dans la bouche, une saveur de terre et de froidure malgré la chaleur apparente de l'aube, un épuisement du désir qui se résout dans la statuaire. Je sens le dernier souffle se loger dans ma gorge, une perle de buée qui ne s'évaporerait pas, une petite sphère de verre qui contient tout ce que je n'ai pas dit, tout ce que tu n'as pas entendu, et elle se cristallise là, entre mes cordes vocales devenues des fils d'argent tendus à rompre. Tout est immobile maintenant, d'une immobilité si parfaite qu'elle ressemble à un cri, et je suis cette statue de transparence, ce monument de solitude qui brille sous le scalpel du jour, acceptant enfin que la seule façon de ne plus te perdre est de devenir ce lieu même, cette pièce, cette lumière, ce grain de poussière qui ne finit jamais de tomber. Ma conscience n'est plus qu'un miroir brisé qui reflète à l'infini les angles de la fenêtre, les taches de soleil sur le tapis, et cette odeur de tabac froid qui est mon dernier lien avec le monde des vivants, une odeur qui s'atténue, qui se minéralise, pour ne devenir qu'une nuance de gris dans la blancheur aveuglante de ma propre fin. Je ne suis plus Elara, je suis le matin qui brûle, je suis la vitre qui tremble, je suis le

silence qui s'est enfin fait chair de verre.

Chapitre 12

Le Bégaiement Perpétuel

La lumière revient, toujours cette même lame oblique et impitoyable qui scalpe le silence de la chambre, découpant dans l'air saturé de poussière des rectangles d'or blanc où s'agitent les fantômes de nos gestes morts, et je sens, contre ma tempe, la morsure froide du carreau qui vibre au passage d'un monde dont je ne fais plus partie. C'est le bégaiement de l'aube, ce hoquet de la montre qui refuse d'avancer, et mes doigts cherchent encore, par pur réflexe animal, le grain de ta peau sous les draps froissés, mais ils ne rencontrent que la rugosité de la toile rêche, l'amidon froid qui garde l'empreinte de ton poids comme une cicatrice en creux. Je goûte l'amertume du café qui a fini de refroidir depuis des siècles, une flaque noire et huileuse au fond de la tasse ébréchée, dont le parfum de terre brûlée et de métal s'accroche à mes papilles avec une obstination presque obscène, tandis que l'odeur de ton tabac, ce mélange de feuilles séchées et de goudron lointain, s'incruste dans les rideaux, dans mes cheveux, dans les pores de mon propre visage. Je suis devenue ce lieu, cette pièce exigüe où le temps s'enroule sur lui-même comme une mèche de cheveux autour d'un doigt trop serré, et chaque battement de mon cœur résonne contre les plinthes comme un coup sourd, une demande d'entrée dans un présent qui n'existe plus, alors que mes yeux, brûlés par l'éclat fixe de la fenêtre, ne distinguent plus que les nervures du bois sur le parquet, ces lignes infinies qui racontent l'histoire d'une croissance arrêtée.

Ma main se lève, lente, pesante comme si l'air avait la densité du mercure, et je caresse le vide à l'endroit exact où ta nuque reposait, sentant presque sous la pulpe de mes doigts la chaleur imaginaire de tes cheveux courts, ce frisson de duvet qui me faisait croire à l'éternité, mais l'air reste désespérément plat, sans résistance, une transparence qui m'avale petit à petit. L'odeur change à mesure que le soleil grimpe, elle devient plus acide, plus minérale, le parfum de la chaux qui chauffe et du linge

humide qui finit de sécher sans avoir été porté, et je me demande si tu sens, là où tu es, ce bégaiement de l'air que je produis en respirant ton absence. C'est une sensation de coton dans la gorge, un goût de craie et de sel qui remonte de mes poumons, chaque inspiration étant une tentative de te recréer à partir des particules de peau morte qui flottent encore dans la clarté rasante, car si je cesse de respirer, si j'arrête ce mouvement de soufflet, la pièce deviendra un tombeau de verre parfaitement clos où plus rien ne pourra brûler. Je regarde mes poignets, la finesse bleue des veines sous la porcelaine de ma peau qui semble de plus en plus fine, presque diaphane, et j'imagine le sang qui circule à l'intérieur comme un fleuve de rouille, lourd de tout ce que nous n'avons pas dit, de tous les cris qui sont restés coincés dans l'étroitesse de nos gorges un matin de trop.

Il y a ce craquement du parquet sous le poids de rien, ce petit gémissement du bois qui travaille, et je sursaute, le cœur battant à la chamade, une percussion sauvage dans ma cage thoracique qui me rappelle que je suis encore une machine de chair et de nerfs, même si mon esprit s'est déjà dissous dans la géométrie de la fenêtre. La texture du monde est devenue une agression, le contact du tissu de ma chemise — ta chemise — contre mes seins est une brûlure lente, une friction de papier de verre qui me rappelle à chaque seconde que le corps est une prison dont on ne s'évade que par la consommation. Je porte ton vêtement comme une armure de coton usé, cherchant dans les replis du col une trace de ta sueur, une dernière molécule de ton odeur de musc et de vent froid, mais le tissu n'exhale plus que l'odeur de la lessive bon marché et de l'oubli qui gagne, ce gris de la mémoire qui s'affadit sous les assauts du jour. Je me lève, et le sol froid contre mes plantes de pieds est une décharge électrique, un rappel brutal de la pesanteur, tandis que je me dirige vers le miroir pour y chercher un visage que je ne reconnais plus, une silhouette de spectre aux yeux rougis, aux lèvres gercées par le manque, une créature qui ne se nourrit plus que de la lumière de six heures du matin.

Tout se répète, l'ombre du pommier sur le mur qui s'allonge avec la même lenteur calculée, le bruit lointain d'une porte qui claque dans la rue, le sifflement

imperceptible du vent sous la porte, tout est un bégaiement perpétuel, une boucle de ruban magnétique qui s'use à force de passer sur la même tête de lecture. Je suis l'incendie qui ne finit pas de dévorer la charpente, une flamme froide qui ne dégage aucune chaleur mais qui consume tout, les souvenirs, les désirs, l'espoir même d'une nuit qui viendrait enfin éteindre cette clarté de scalpel. Ma peau est devenue sensible au moindre grain de poussière, chaque particule qui se dépose sur mon bras est un poids insupportable, une caresse de fer, et je sens mes muscles se figer dans une immobilité de statue, une raideur de marbre qui attend que le temps reprenne sa course ou que le verre se brise enfin. C'est la conscience de la boucle qui est la véritable torture, savoir que dans quelques secondes, je me retournerai à nouveau pour regarder la place vide dans le lit, que mes narines se dilateront pour chercher ton parfum de tabac froid, et que mes lèvres articuleront ton nom sans qu'aucun son ne sorte, juste un souffle, un murmure de papier froissé.

Le café dans ma bouche a maintenant le goût du plomb, une saveur métallique qui m'ancre dans cette réalité de verre, et je regarde mes mains trembler légèrement, ces mains qui ont su te tenir, te parcourir, te déchiffrer comme un alphabet de chair, et qui ne sont plus aujourd'hui que des outils inutiles, des membres fantômes qui cherchent une prise sur le vide. Je sens l'humidité de l'air matinal s'infiltrer par les fentes des volets, une fraîcheur de cave qui vient lécher mes chevilles, et je frissonne de tout mon être, non pas de froid, mais de l'horreur de cette perfection circulaire où chaque matin est le jumeau du précédent, où chaque adieu est une répétition générale pour un départ qui n'en finit pas d'arriver. Je suis le matin qui brûle, je suis la vitre qui tremble, je suis ce silence qui s'est enfin fait chair de verre, et je regarde la lumière revenir, toujours cette même lame oblique et impitoyable qui scalpe le silence de la chambre, découpant dans l'air saturé de poussière des rectangles d'or blanc où s'agitent les fantômes de nos gestes morts.

La boucle se referme sur ma gorge, un collier d'ambre et de sel qui m'étouffe doucement, et je réalise que je ne sortirai jamais de cette pièce, que ma vie entière s'est concentrée dans cet espace de quelques mètres carrés entre le lit défait et la

fenêtre aveuglante, là où ton souvenir est plus réel que ma propre main. La conscience de mon être s'effiloche, je ne suis plus qu'une sensation de brûlure, une vibration dans l'air, un point de lumière qui s'obstine à briller dans l'obscurité de l'absence, acceptant enfin que la seule façon de ne plus te perdre est de devenir ce lieu même, cette pièce, cette lumière, ce grain de poussière qui ne finit jamais de tomber. Mon cœur est un métronome déréglé qui bat le rythme d'un temps qui ne passe plus, une pulsation de sang et de peur dans un monde de minéraux et de reflets, et je ferme les yeux pour mieux sentir le contact de l'air sur mes paupières, cette pression de soie invisible qui me rappelle que je suis, pour l'éternité, la gardienne de ce matin qui ne veut pas mourir. Tout est là, le goût de la cendre, l'odeur du tabac froid, la texture du drap, et cette lumière, cette lumière atroce et magnifique qui m'habille de transparence alors que je recommence, pour la millième fois, à te chercher dans l'ombre de la chambre qui s'éveille.

FIN

Merci d'avoir lu "Brûler le même matin"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)